

JOHANNES BRONKHORST

## WILLIAM JAMES ET SON DARWINISME RELIGIEUX

(publié in: *Archives de psychologie* 72, 2006, 33-48. Réimpression in: *Fonctions psychologiques du religieux. Cent ans après Varieties de William James*. Sous la direction de Pierre-Yves Brandt et Claude-Alexandre Fournier. Genève: Labor et Fides. 2007. Pp. 197-215)

William James était déjà un homme célèbre quand, en 1901 et 1902, il prononça à Edimbourg les conférences — les Gifford Lectures on Natural Religion — qui furent ensuite publiées sous le titre anglais *The Varieties of Religious Experience* (1902 ; traduit en français sous le titre *L'expérience religieuse : essai de psychologie descriptive*, 1906). Son renom était lié, premièrement, à son grand oeuvre, *The Principles of Psychology*, paru en 1890 après douze ans de préparation. Un siècle plus tard, pratiquement personne ne lit encore les *Principles* ; les *Varieties*, d'autre part, restent un classique qui est réimprimé régulièrement.<sup>1</sup>

Le contraste entre ces deux livres n'est pas seulement une question de popularité récente ; il concerne également leurs contenus. Les *Varieties*, inutile de le rappeler ici, est un texte fondamental pour la psychologie des religions. Les *Principles*, par contre, et cela en dépit de son nombre de pages impressionnant (env. 1'400),<sup>2</sup> ne mentionne même pas le terme "religion" dans son index détaillé. Pourtant, les *Varieties* ont pour sous-titre *A study in human nature*. Autrement dit, les sujets des deux livres ne sont pas totalement différents. S'il y a eu changement entre les deux ouvrages, c'était un changement de perspective de la part de leur auteur.<sup>3</sup>

Il est bien connu que les intérêts scientifiques de William James ont subi des changements importants au milieu de sa vie, changements qui se sont manifestés après la parution de ses *Principles*.<sup>4</sup> D'autres, plus compétents que moi, ont étudié et documenté ces changements, et il serait hardi de ma part de vouloir ajouter quoi que ce soit aux études approfondies qui existent sur ce sujet. J'ai pourtant l'impression qu'il est possible de tracer ces changements, et peut-être de mieux les comprendre, si on prend en considération les positions que James prenait par rapport au darwinisme, mouvement nouvel à son époque. Je dis, les positions, au pluriel, parce que il existait, déjà à son époque, plusieurs formes de darwinisme. Rétrospectivement, on peut en distinguer aux moins deux, à savoir, le *darwinisme scientifique* et le *darwinisme social*. Nous savons que les deux, quoique souvent confondus dans la pratique, se doivent d'être séparés rigoureusement. Le premier point sur lequel j'aimerais attirer l'attention est le fait que William James a ajouté à ces deux darwinismes un

---

<sup>1</sup> Plus correctement, peut-être, "most experimental psychologists do not read James after 1890, if they read him at all, while theologians, ministers, and psychologists of religion tend to ignore him before *Varieties of Religious Experience*" (Taylor, 1996: 7).

<sup>2</sup> C'est le nombre approximatif dans la réimpression des Dover Publications. Mais déjà l'édition originale en avait autant, comme en témoigne une remarque de James dans la Préface : "The man must indeed be sanguine who, in this crowded age, can hope to have many readers for fourteen hundred continuous pages from his pen".

<sup>3</sup> Cp. Taylor, 1996: xi-xii: "... William James is typically thought to have abandoned psychology after publication of his *Principles of Psychology* in 1890. The [present] text suggests, instead, that all of James's work after 1890 was, in fact, informed by his interest in psychology, but that his attention was directed toward studying 'the rise and fall of the threshold of consciousness' and other phenomena related to abnormal and personality psychology, rather than toward the kind of sterile academic laboratory psychology that was becoming increasingly dominant in the United States at the time."

<sup>4</sup> Voir, p. ex., Taylor, 1983: 2. La difficulté de James de prendre des décisions fait l'objet du chapitre "The man of two minds" de Louis Menand (2001: 73-95).

troisième, que je propose d'appeler *darwinisme religieux*.<sup>5</sup>

Le darwinisme original — c'est-à-dire, la théorie qui trouve son expression classique dans *The Origin of Species* de Charles Darwin — était une théorie scientifique, ce que j'appelle le *darwinisme scientifique*. On sait que la publication de l'*Origin* en 1859 a eu un effet explosif et immédiat sur la pensée de l'époque. Personne, y compris William James, ne pouvait rester indifférent face à cette révolution.

James connaissait bien les idées de Darwin. En fait, il était étudiant à Harvard durant les années 1860, juste après la parution de l'*Origin* du dernier. Or, la réception des idées de Darwin occupait les esprits des professeurs de James.<sup>6</sup> Parmi eux, il y avait le célèbre Louis Agassiz, d'origine suisse, devenu l'opposant le plus important des idées de Darwin aux États-unis. Un autre professeur pendant ces années formatrices de James était Jeffries Wyman, qui se laissait convaincre, non pas sans difficultés il est vrai, par ces idées.<sup>7</sup> La sympathie de James était carrément du côté de Wyman, et donc des idées de Darwin.<sup>8</sup> Quant à Agassiz, que James accompagnait comme assistant lors d'une expédition au Brésil en 1865-66, il développa à son égard un mépris qui lui fit écrire à son frère, quelques ans plus tard, qu'Agassiz "ne mérite même pas que Darwin s'essuie les pieds sur lui".<sup>9</sup> La familiarité de James avec les idées de Darwin est hors de doute. En effet, les toutes premières publications de sa main, datant de l'an 1865, étaient deux comptes-rendus de livres traitant de ces idées : d'un livre de Thomas H. Huxley, et d'un livre par Alfred R. Wallace respectivement.<sup>10</sup> En 1868 il écrivit deux comptes-rendus d'un livre de Darwin lui-même.<sup>11</sup> Cette familiarité se manifeste également ailleurs dans les écrits de James, comme par exemple dans une conférence prononcée en 1880, où il parle de *l'originalité triomphante* de Darwin.<sup>12</sup> Cette familiarité n'implique pas qu'il était toujours d'accord avec Darwin. Bien au contraire, il exprime certaines réservations au sujet de points relativement mineurs à plusieurs occasions, sans pour autant rejeter le noyau du darwinisme scientifique.<sup>13</sup>

<sup>5</sup> Une recherche sur Google me mène à croire que l'expression "darwinisme religieux" est peu fréquente en français (je l'ai trouvé sur un seul site, dans un sens différent de celui visé ici). Son parallèle anglais "religious darwinism", d'autre part, est plus souvent utilisé (2,310 sites trouvés), mais quasi-exclusivement, il me semble, dans des contextes qui dépeignent le darwinisme comme une religion, voire l'accusent d'en être une ; cela ne correspond pas au sens visé dans cet article.

<sup>6</sup> Cf. Feinstein, 1984: 146-153 ("Evolution at Harvard").

<sup>7</sup> Encore en 1909, juste un an avant sa mort, James écrivait: "Not long after Darwin's *Origin of Species* appeared I was studying with that excellent anatomist and man, Jeffries Wyman, at Harvard. He was a convert, yet so far a half-hesitating one, to Darwin's views; but I heard him make [the following] remark ... When, he said, a theory gets propounded over and over again, coming up afresh after each time orthodox criticism has buried it, and each time seeming solidier and harder to abolish, you may be sure that there is truth in it. Oken and Lamarck and Chambers had been triumphantly dispatched and buried, but here was Darwin making the very same heresy seem only more plausible." (Murphy and Ballou, 1960: 311-312).

<sup>8</sup> Allen, 1967: 95-96.

<sup>9</sup> "That scoundrel Agassiz is unworthy either intellectually or morally for [Darwin] to wipe his shoes on, & I find a certain pleasure in yielding to the feeling." (Allen, 1967: 146).

<sup>10</sup> Taylor, 1990: 11; 1996: 11.

<sup>11</sup> Bjork, 1988: 290 n. 2; Taylor, 1990: 8.

<sup>12</sup> Il s'agit de "Great men and their environment", conférence tenue devant la Harvard Natural History Society, et publiée pour la première fois dans *Atlantic Monthly*, October 1880. Le passage concerné à la forme suivante (James, 1897/1956: 221-222): "If we look at an animal or a human being, distinguished from the rest of his kind by the possession of some extraordinary peculiarity, good or bad, we shall be able to discriminate between the causes which originally *produced* the peculiarity in him and the causes that *maintain* it after it is produced; and we shall see, if the peculiarity be one that he was born with, that these two sets of causes belong to two ... irrelevant cycles. It was the triumphant originality of Darwin to see this, and to act accordingly. Separating the causes of production under the title of 'tendencies to spontaneous variation', and relegating them to a physiological cycle which he forthwith agreed to ignore altogether, he confined his attention to the causes of preservation, and under the names of natural selection and sexual selection studied them exclusively as functions of the cycle of the environment."

<sup>13</sup> Voir Myers, 1986: 591 sq., note 68, pour quelques exemples. A noter que, d'après Robert J. Richards (1982), la théorie darwinienne est à la base de beaucoup d'idées de James.

L'expression *darwinisme social* (*Social Darwinism*) est utilisée plus souvent par ses opposants que par ses partisans. Elle réfère à une application du darwinisme scientifique, y compris certaines phrases telles *survival of the fittest* "la survie des plus adaptés" et *struggle for life*, à la société, tout en y introduisant un accent prescriptif plutôt que descriptif ; c'est dans ce sens que je l'utiliserai dans ce qui suit. Le darwinisme social se caractérise typiquement par des positions politiques en faveur d'un laisser faire économique et contre toute mesure d'aide aux plus démunis. Cette position, qu'on associe souvent avec le nom de Herbert Spencer (l'inventeur de la phrase *survival of the fittest*), n'est pas une conséquence logique du darwinisme scientifique, comme beaucoup de ses représentants l'ont incorrectement cru. On peut très bien critiquer le darwinisme social (une position politique) tout en acceptant le darwinisme scientifique. Il est pourtant vrai que, vers la fin du 19<sup>e</sup> et au début du 20<sup>e</sup> siècles, pas mal de gens, les soi-disant *struggleforlifeurs*, ont mélangé les deux, et cru que leur position politique était justifiée par la théorie scientifique liée au nom de Darwin.<sup>14</sup>

On comprend bien la confusion. La fin du 19<sup>e</sup> siècle était l'époque du colonialisme triomphant, du capitalisme sauvage à son comble. Tout le monde croyait savoir que la seule voie vers un avenir meilleur passait par un *struggle for life* impitoyable, résultant en un *survival of the fittest*, les plus adaptés, les *fittest* étant les colonialistes anglais, les capitalistes américains, et leurs semblables. John D. Rockefeller, le magnat du pétrole qui s'était mis en possession, par des méthodes peu gentilles, de 90% du marché, l'exprimait en disant, "The growth of a large business is merely a survival of the fittest, the working out of a law of nature and a law of God".<sup>15</sup>

James ne partageait pas cette position, et n'aimait pas ceux qui l'acceptaient. Quoique lui-même héritier d'une fortune accumulée par son grand-père, James n'avait pas la moindre sympathie pour leurs idées politiques et sociales. De John D. Rockefeller, l'incarnation même du darwinisme social, il caractérisait les méthodes pratiques comme "abominables" dans une lettre à un ami.<sup>16</sup> James voyait également que le darwinisme scientifique ne justifie d'aucune façon cette position politique. Dans un compte-rendu du livre *Data of Ethics* de Herbert Spencer, il l'exprime de la manière suivante :<sup>17</sup>

The good of survival, from the moment the instinct of self-preservation is reflected on (as it is by the evolutionists), lapses thus from an objective uncriticized good into a fact relative to subjectivity. The deepest truth ceases to be, 'we must survive,' but becomes: 'we feel that we must survive.' If we don't feel so, nothing can coerce us to, except a further ethical proposition: 'to feel so is itself good.' This is the proposition the evolutionary ethicist ought to prove, but doesn't prove. The natural way of proving it would be to show that what survives has an intrinsic worth, and ideal perfection which makes its survival good. But for evolutionism all worth means mere furtherance of survival ... *whatever* survives has all its qualities *ipso facto* made good.

Ce passage, publié en 1880, montre clairement que pour James la survie n'était pas une valeur absolue. Pour devenir une valeur, selon lui, il fallait que quelqu'un le ressente comme telle, ou qu'il prouve qu'on devrait le ressentir ainsi. Autrement dit, le *survival of the fittest* ne représente pour James pas un idéal à poursuivre, pas une valeur morale, mais au mieux une description de ce qui s'est passé dans le passé de notre espèce et celui des

<sup>14</sup> Menand (2001 : 142 sq.) commente l'attrait du darwinisme social pour l'Amérique pendant la période suivant la guerre civile, comme justification morale de cette dernière.

<sup>15</sup> Townsend, 1996: 20

<sup>16</sup> Myers, 1986: 423.

<sup>17</sup> Perry, 1935: I: 487 (qui cite du compte-rendu paru dans *The Nation*, 1879-1880)

autres.

Et pourtant, l'époque de James, y compris lui-même, ne pouvait pas ne pas voir les développements qui avaient lieu — parmi eux le colonialisme occidental et le capitalisme sauvage — comme des étapes incontournables vers un avenir meilleur. Justifié par le darwinisme ou non, il s'agissait là de processus que seul un idiot pouvait rejeter. Il savait également que la “théorie d'évolution”, pour la plupart des gens, était presque un synonyme de la croyance au progrès qui était presque universellement répandu à son époque. C'est donc l'expression “théorie d'évolution” qu'il utilise dans ses *Varieties*, pour désigner, non pas la théorie de Darwin mais plutôt la croyance au progrès qui se substituait dans l'esprit de beaucoup à la religion traditionnelle :<sup>18</sup>

... in that “theory of evolution” which, gathering momentum for a century, has within the past twenty-five years swept so rapidly over Europe and America, we see the ground laid for a new sort of religion of Nature, which has entirely displaced Christianity from the thought of a large part of our generation. The idea of a universal evolution lends itself to a doctrine of general meliorism and progress which fits the religious needs of the healthy-minded so well that it seems almost as if it might have been created for their use.

On peut bien s'imaginer que cette identification de la croyance au progrès avec la théorie d'évolution, cette invocation de la théorie darwinienne pour justifier des pratiques immorales et souvent répulsives, ont beaucoup gêné James. Il en était sans doute d'autant plus gêné qu'il n'avait pas de solution politique meilleure, plus acceptable. Pour illustrer cela, je vous propose de lire un passage des *Varieties* qui s'exprime au sujet des vertus “saintes”. Ces vertus font contrepoids à l'attitude réaliste, scientifique, c'est-à-dire au monde du darwinisme social. On y lit :<sup>19</sup>

... in spite of the Gospel, in spite of Quakerism, in spite of Tolstoy, you believe in fighting fire with fire, in shooting down usurpers, locking up thieves, and freezing out vagabonds and swindlers. And yet you are sure, as I am sure, that were the world confined to these hard-headed, hard-hearted, and hard-fisted methods exclusively, were there no one prompt to help a brother first, and find out afterwards whether he were worthy; no one willing to drown his private wrongs in pity for the wronger's person; no one ready to be duped many a time rather than live on suspicion; no one glad to treat individuals passionately and impulsively rather than by general rules of prudence; the world would be an infinitely worse place than it is now to live in.

James était bien entendu en faveur de ces vertus saintes, mais il les caractérise en même temps comme irréalistes. Il le fait encore plus clairement dans le passage suivant :<sup>20</sup>

... the Utopian dreams of social justice in which many contemporary socialists and anarchists indulge are, in spite of their impracticability and non-adaptation to present environmental conditions, analogous to the saint's belief in an existent kingdom of heaven. They help to break the edge of the general reign of hardness and are slow leavens of a better order.

On le voit bien, James n'était ni socialiste ni anarchiste. Leurs rêves de justice sociale, il nous dit, sont irréalistes et non adaptés. Il ne conteste pas cette constatation, mais il ressent pourtant un malaise qu'il cherche à résoudre à l'aide de la religion qui pourra, il l'espère, avoir un jour un effet positif sur la société humaine. Vu

---

<sup>18</sup> James, 1902: 104.

<sup>19</sup> James, 1902: 346 sq.

<sup>20</sup> James, 1902: 350.

ainsi, la science, y compris même le darwinisme social, a raison, mais la vie humaine a également une autre dimension, la religion, qui pourra peut-être remettre les choses en ordre.<sup>21</sup>

La préface au livre *The Will to Believe*, paru en 1896, montre que James a essayé d'utiliser la théorie de Darwin pour ces propres fins. James, je me permets de vous le rappeler, était à la recherche d'une religion qu'il pouvait accepter, en laquelle il pouvait croire. Il était, en bref, à la recherche de la meilleure religion. Or, le darwinisme social était à la recherche de la meilleure société, et croyait que le darwinisme l'aidait à la trouver : le *struggle for life* et le *survival of the fittest* étaient les moyens pour y arriver. Dans le passage que nous allons lire, James propose que ces mêmes méthodes pourront assurer qu'on arrive à la meilleure des religions. Je vous le cite :<sup>22</sup>

... you will say, Why such an ado about a matter concerning which, however we may theoretically differ, we all practically agree? In this age of toleration, no scientist will ever try actively to interfere with our religious faith, provided we enjoy it quietly with our friends and do not make a public nuisance of it in the market-place. But it is just on this matter of the market-place that I think the utility of such essays as mine may turn. If religious hypotheses about the universe be in order at all, then the active faiths of individuals in them, freely expressing themselves in life, are the experimental tests by which they are verified, and the only means by which their truth or falsehood can be wrought out. The truest scientific hypothesis is that which, as we say, 'works' best; and it can be no otherwise with religious hypotheses. Religious history proves that one hypothesis after another has worked ill, has crumbled at contact with a widening knowledge of the world, and has lapsed from the minds of men. Some articles of faith, however, have maintained themselves through every vicissitude, and possess even more vitality to-day than ever before: it is for the 'science of religions' to tell us just which hypotheses these are. Meanwhile the freest competition of the various faiths with one another, and their openest application to life by their several champions, are the most favorable conditions under which **the survival of the fittest** can proceed. They ought therefore not to lie hid each under its bushel, indulged-in quietly with friends. They ought to live in publicity, vying with each other; and it seems to me that (the régime of tolerance once granted, and a fair field shown) the scientist has nothing to fear for his own interests from the liveliest possible state of fermentation in the religious world of his time. Those faiths will best stand the test which adopt also his hypotheses, and make them integral elements of their own. He should welcome therefore every **species** of religious agitation and discussion, so long as he is willing to allow that some religious hypothesis *may* be true.

Notez l'emploi des expressions *survival of the fittest* et *species* "espèce". Aucun lecteur avisé ne peut rater ces allusions au darwinisme. Le darwinisme n'est cette fois pourtant pas le darwinisme scientifique, ni même le darwinisme social, mais une nouvelle forme de cette dernière, à savoir, ce que j'appelle le *darwinisme religieux*. Darwinisme religieux et darwinisme social partagent la conviction que le mécanisme du *survival of the fittest* mène à quelque chose de bon, de meilleur que ce que nous avons déjà. Ils diffèrent quant au champs d'amélioration : la société dans un cas, la religion dans l'autre.

Aujourd'hui, plus de cent ans après que William James écrivait ces mots, nous aurons peut-être tendance à sourire en les lisant. A une époque où les différentes religions se confrontent par bombes et mitrailleuses interposées, à une époque encore où la religion gagnante dans le bien-aimé pays de James, les États-unis, menace d'interdire l'enseignement de la théorie même, le darwinisme scientifique, sur laquelle James se base pour justifier une libre compétition entre religions, à une telle époque nous sommes peu enclins à croire

<sup>21</sup> Le passage suivant (*Varieties* p. 478 n.) exprime peut-être, dans l'esprit de James, sa vengeance ultime contre la science: "... the rigorously impersonal view of science might one day appear as having been a temporarily useful eccentricity rather than the definitely triumphant position which the sectarian scientist at present so confidently announces it to be."

<sup>22</sup> James, 1897/1956 (preface): xi-xii.

que le *survival of the fittest* dans le domaine des religions nous portera du bien. L'agitation religieuse, encouragée par James, est parmi les choses dont nous aimerions nous débarrasser au plus vite.

Il est certain que la situation envisagée par James en écrivant ce passage était tout autre que la réalité que nous vivons aujourd'hui. Dans l'ambiance feutrée de l'université de Harvard, en s'adressant à des clubs d'étudiants, de philosophes ou semblables, la compétition entre religions dont il parle est la discussion polie et cultivée entre intellectuels, chacun prêt à peser les arguments pour et contre les différentes croyances, y compris la sienne.

On a à première vue quelque peine à croire que James ait pris son darwinisme religieux très au sérieux. Le parallélisme avec le darwinisme social, qu'il avait rejeté, est trop évident. Mais il y a pourtant une qualification à faire. James avait critiqué la survie comme valeur absolue, il n'avait pas, à ma connaissance, rejeté la notion selon laquelle la voie du darwinisme social était la meilleure ou même la seule voie vers un avenir meilleur. En fait, nous avons vu qu'il jugeait les socialistes et les anarchistes comme étant des rêveurs irréalistes. Je n'exclus donc pas que James était convaincu, malgré lui, de l'amélioration inévitable qui résulte du mécanisme des *struggle for life* et *survival of the fittest*. N'oublions pas qu'à son époque des idées évolutionnistes ne se limitaient pas aux sciences biologiques et à la politique ; les sciences humaines aussi — parmi elles l'anthropologie qui, avec la publication de *Primitive Culture* de Tylor en 1870 (édition américaine en 1874), s'était établie comme une science indépendante — les acceptaient comme base. On a même suggéré que James considérait le protestantisme libéral comme la culmination de l'évolution religieuse.<sup>23</sup> Dans cette ambiance, il n'est pas étonnant que James entretenait l'idée que les concepts de base du darwinisme scientifique pourraient jouer un rôle dans l'amélioration de la religion, et cette fois James n'avait aucune réserve vis-à-vis de la survie comme valeur absolue : pour lui la survie de la meilleure religion était une valeur qu'il acceptait.

Pourtant, cette application de notions darwiniennes au domaine de la psychologie et de la religion va à l'encontre de ce que James avait dit contre une telle application une vingtaine d'année plus tôt. Dans les Baltimore et Lowell Lectures données en 1878 il plaidait pour une limitation du darwinisme au domaine matériel, à l'exclusion de tout ce qui concerne le domaine mental :<sup>24</sup>

In these recent days we hear a great deal of the marvellous achievements of science, how Darwinism has made us understand so much about animal and vegetable forms, and how in particular the physiologists by the deep insight they have been acquiring into the nervous system and brain, have to a great extent banished the mystery which used to hang about the action of the mind and constituted a new psychology which explodes and renders obsolete the old views of mental action all based on a priori speculation. Whilst this is triumphantly repeated by the sectaries of physical science, it is as indignantly denied by another class of persons. The latter fancy that they see the most brutal materialism lurking behind what the former call enlightenment and scientific progress, like some hideous heathen idol whose form is dimly seen through the glare of fire-works and golden dust and dazzling vapours of incense with which its followers continually fill the air before it.

Le darwinisme religieux fut donc une idée nouvelle. James y revient, mais de nouveau de manière implicite plutôt qu'explicite, dans le passage suivant des *Varieties* (p. 325):

What I then propose to do is, briefly stated, to test saintliness by common sense, to use human standards to help us decide how far the religious life commends itself as an ideal kind of human activity.

<sup>23</sup> Hollinger, 2004: 15.

<sup>24</sup> Cité Bjork, 1988: 113.

... It is but the **elimination of the** humanly **unfit**, and the **survival of the** humanly **fittest**, applied to religious beliefs; and if we look at history candidly and without prejudice, we have to admit that no religion has ever in the long run established or proved itself in any other way.

L'emploi des terms *unfit* et *fittest* saute aux yeux. On voit que James, une fois de plus, part de l'hypothèse que l'élimination du *unfit* mène inexorablement à quelque chose de meilleur.<sup>25</sup>

Continuons encore un moment l'analyse de cette idée. A première vue il est difficile de comprendre comment la compétition entre religions, comme conçue par James, pourrait jamais faire survivre la religion la plus adaptée, la plus *fit*. C'est que James se prononce avocat de ce qu'il appelle l'*empirisme radical*. C'est un *empirisme*, "because it is contented to regard its most assured conclusions concerning matters of fact as hypotheses liable to modification in the course of future experience".<sup>26</sup> Cela devrait impliquer que, dans la compétition entre religions envisagée par James, on ne pourrait pas comparer des faits, mais seulement des expériences. Les expériences étant, par leur nature, personnelles et privées, leur comparaison, elle aussi, ne peut qu'être personnelle et privée.<sup>27</sup>

James était conscient de ces difficultés, et il cherchait à les résoudre dans ses *Varieties of Religious Experience*. Il ne fait plus allusion explicite à la théorie de Darwin dans ce livre.<sup>28</sup> Cela ne l'empêche pas d'y apporter sa solution au problème que son darwinisme religieux lui avait posé. Il y constate que la religion ne peut se séparer de conceptions et de constructions. Ce fait permet, selon lui, l'introduction de la philosophie, qui peut jouer le rôle de modérateur au milieu de la confrontation d'hypothèses, de médiateur parmi les critiques des constructions de l'un par l'autre.<sup>29</sup> La philosophie qui exécute ces tâches, James l'appelle la *science des religions*. Écoutez ce qu'il dit à son sujet :<sup>30</sup>

Religious experience ... spontaneously and inevitably engenders myths, superstitions, dogmas, creeds, and metaphysical theologies, and criticisms of one set of these by the adherents of another. Of late, impartial classifications and comparisons have become possible, alongside of the denunciations and anathemas by which the commerce between creeds used exclusively to be carried on. We have the beginnings of a "Science of Religions", so-called ...

Si nous réintroduisons ici la notion du darwinisme religieux, la science des religions joue le rôle que joue la sélection (naturelle, culturelle, ou autre) dans le darwinisme scientifique. La manière dont elle peut le faire est

<sup>25</sup> Cf. Dennett, 2006: 269: "James gives us a very Victorian version of Darwinism: what survives *must* be good, because evolution is always a matter of *progress toward the better*." A noter que la plupart des évolutionnistes de l'époque qui s'intéressaient à la religion (parmi eux Spencer et Tylor, mais également Max Müller), considéraient l'histoire de celle-ci comme l'histoire d'un déclin ; plusieurs d'entre eux pensaient que la religion n'avait plus de place dans la société moderne. V. Levinson, 1981: 74 sq.

<sup>26</sup> James, 1897/1956 (preface): vii.

<sup>27</sup> Ces difficultés sont commentées par Rorty (2004).

<sup>28</sup> Quelques années plus tard, par contre, il inclut une remarque énigmatique dans ses notes pour un cours donné en 1905, qui suggère qu'il n'avait pas abandonné l'idée d'un lien entre darwinisme et religion : "So far I have been *atheistic*. But if evolution — Gods may be one of the results." (Myers, 1986: 474).

<sup>29</sup> "Since the environment to which an organism consciously reacts is the environment as it exists for that organism's consciousness, and since the environment as so viewed is the product of selective elimination on the part of the consciousness concerned, it follows that *conscious selection creates the known world in precisely the same sense in which 'natural selection' creates the species*." Brennan (1968: 72) cite ce passage (avec les italiques) comme s'il s'agit des mots de James, mais donne une référence à un livre (Howard V. Knox, *The Evolution of Truth*, London 1930, p. 23) auquel ne n'ai pas eu accès pour vérifier la source de cette citation. A noter que la sélection est une fonction essentielle de la conscience d'après James ; v. Principles I pp. 284 sq., 402 sq. etc. Cf. Bjork, 1988: 108.

<sup>30</sup> James, 1902: 416.

décrite ainsi :<sup>31</sup>

The spontaneous intellect of man always defines the divine which it feels in ways that harmonize with its temporary intellectual prepossessions. Philosophy can by comparison eliminate the local and the accidental from these definitions. Both from dogma and from worship she can remove historic incrustations. By confronting the spontaneous religious constructions with the results of natural science, philosophy can also eliminate doctrines that are now known to be scientifically absurd or incongruous.

Sifting out in this way unworthy formulations, she can leave a residuum of conceptions that at least are possible. With these she can deal as *hypotheses*, testing them in all the manners, whether negative or positive, by which hypotheses are ever tested. She can reduce their number, as some are found more open to objection. She can perhaps become the champion of one which she picks out as being the most closely verified or verifiable. She can refine upon the definition of this hypothesis, distinguishing between what is innocent over-belief and symbolism in the expression of it, and what is to be literally taken. As a result, she can offer mediation between different believers, and help to bring about consensus of opinion. She can do this the more successfully, the better she discriminates the common and essential from the individual and local elements of the religious beliefs which she compares.

Le parcours proposé par James devrait aboutir en déterminant quelle est la meilleure religion, celle qui porte la bénédiction de la science des religions, et qui est d'une certaine manière construite par cette dernière. James recule devant cette conclusion. Non, dit-il à la fin de ses *Varieties*, la science des religions n'équivaut pas à une religion : la science des religions ne donne que de la connaissance, tandis que pour une religion vivante il faut de la foi.<sup>32</sup> On voit que la science des religions de James est, ou devrait être, un moyen pour trouver la meilleure religion, elle est, ou devrait être, le facteur qui, comme la sélection naturelle dans l'évolution de la vie, est responsable pour l'amélioration de la religion ; elle ne peut pas remplacer celle-ci. James n'était pourtant pas sans appréhension au sujet de la science des religions, comme en témoigne sa remarque, "... the conclusions of the science of religions are as likely to be adverse as they are to be favorable to the claim that the essence of religion is true."<sup>33</sup>

Si l'analyse de la pensée de William James (ou plutôt d'une petite partie de sa pensée) que je viens de donner est correcte, il sera clair que cet auteur, après ses *Principles*, commença à se détourner de la science. La science, d'après lui, était inséparable de la conviction prévalente à son époque, selon laquelle le progrès de la société passait forcément par les *struggle for life et survival of the fittest* de la théorie darwinienne. James était trop scientifique pour pouvoir rejeter cette science. Il lui fallut donc quelque chose à côté de la science pour lui faire contrepoids. Il le trouva, ou crut qu'on pourrait le trouver, dans la religion.<sup>34</sup> Une fois de plus, il était trop scientifique pour accepter n'importe quelle religion traditionnelle ; il lui fallut une religion vraie. Pour distinguer la religion de la science, et pour pouvoir lui prêter un degré de véracité aussi élevé, voire plus élevé, qu'à la science, sa position philosophique, à savoir l'empirisme radical, s'avéra extrêmement utile. La science, dit-il,

<sup>31</sup> James, 1902: 436-437.

<sup>32</sup> James, 1902: 467: "... should [we] all espouse the science of religions as our own religion? ... Knowledge about a thing is not the thing itself. ... For this reason, the science of religions may not be an equivalent for living religion; ... a point comes when she must drop the purely theoretic attitude, and either let her knots remain uncut, or have them cut by active faith."

<sup>33</sup> James, 1902: 468.

<sup>34</sup> Pas seulement dans la religion. En 1897 — en louant un soldat, Robert Gould Shaw, qui était tué en bataille après avoir accepté d'être le commandant d'un régiment noir — il dit : "That lonely kind of courage (civic courage as we call it in peace-times) is the kind of valor to which the monuments of nations should most of all be reared, for *the survival of the fittest has not bred it into the bone of human beings as it has bred military valor*; and of five hundred of us who could storm a battery side by side with others, perhaps not one could be found who would risk his worldly fortunes all alone in resisting an enthroned abuse." (Menand, 2001: 147-48)

est par sa nature superficielle (*shallow*), contrairement à tout ce qui concerne l'expérience directe. La raison, pour citer ses propres mots, est que "as long as we deal with the cosmic and the general, we deal only with the symbols of reality, but as soon as we deal with private and personal phenomena as such, we deal with realities in the completest sense of the term".<sup>35</sup>

Il lui restait le problème de trouver une religion vraie. Ici il invoque l'aide de la science des religions. Étant donné que son but était d'avoir quelque chose à côté de la science et indépendante d'elle, cette procédure comportait de graves risques : la science des religions peut facilement se comporter justement comme une science, et se séparer de la quête religieuse qu'elle devrait servir. James était conscient du problème, mais n'avait pas d'autre choix.

Le monde que nous habitons aujourd'hui est très différent de celui de James. Nous, ou au moins certains d'entre nous, ne sommes plus convaincus du progrès automatique résultant d'un laisser faire complet dans les domaines du *struggle for life* et de la *survival of the fittest*. Le darwinisme social est pour nous un des excès de l'histoire de la pensée, une justification trop facile, et aujourd'hui inacceptable, pour des comportements plus que répréhensibles. La science est toujours, peut-être même davantage qu'alors, l'objet de méfiance et de suspicion, mais elle n'oblige plus personne à exploiter les pauvres ou à créer des colonies (même si elle donne les moyens de le faire). On peut aujourd'hui être scientifique et avoir des rêves de justice sociale. On est même permis de croire que la science peut aider dans la réalisation de ces rêves.

Cela signifie que, quelques soient les avantages d'une foi religieuse, on n'en dépend pas pour entretenir une vision moins dure et plus humaine de la société. La science ne s'y oppose pas (au moins pas en principe) et, comme je l'ai déjà suggéré, elle pourrait s'avérer être l'instrument le plus important pour sa réalisation.

La proposition selon laquelle la science des religions devrait avoir comme but de permettre d'identifier, ou de créer, la meilleure religion, me semble une Mauvaise Idée. En la modifiant un tout petit peu, on peut arriver à ce que je considère une Bonne Idée. Si la science des religions réussit à décortiquer les éléments communs qui se cachent, pour ainsi dire, dans les pratiques et pensées de différentes religions, elle aura fait du progrès vers une meilleure compréhension de la nature humaine. La nature humaine étant, d'après le sous-titre, le sujet d'étude des *Varieties*, la proposition de James aurait dans ce cas contribué au but qu'il envisageait, même si ce n'est pas exactement dans le sens voulu par lui.

Notons, pour conclure, que le darwinisme religieux de James comme décrit ci-dessus ne s'occupe pas de la question quelle est la valeur de religions pour la survie des êtres humains. James avait quelques idées à ce sujet. Il semble avoir cru que la religion, pour ainsi dire, est bonne pour la survie. C'est qu'on pourrait conclure du passage suivant des *Varieties* :<sup>36</sup>

*Religion ... makes easy and felicitous what in any case is necessary; and if it be the only agency that can accomplish this result, its vital importance as a human faculty stands vindicated beyond dispute. It becomes an essential organ of our life, performing a function which no other portion of our nature can so successfully fulfill. From the merely biological point of view, so to call it, this is a conclusion to which, as far as I can now see, we shall inevitably be led ...*

<sup>35</sup> James, 1902: 476; c'est James qui souligne.

<sup>36</sup> James, 1902: 68; c'est James qui souligne. Cp. Levinson, 1981: 76.

Il n'est pas nécessaire de vous rappeler que le darwinisme, même le darwinisme scientifique, n'a plus la cote parmi une grande partie des chercheurs qui étudient la ou les religions. L'explication de cette indifférence se trouve sans doute dans le fait que des erreurs majeures ont été faites par ceux qui ont voulu combiner les deux : étude des religions et pensée évolutionnaire. Il suffit de mentionner le nom de James Frazer pour donner le frisson à beaucoup de scientifiques dans ce domaine.<sup>37</sup> On comprend et apprécie la détermination de vouloir ne plus jamais tomber dans ce type de discours, qui était accompagné de la conviction de la supériorité de l'homme blanc européen et d'autres défauts.<sup>38</sup> Pourtant, je crois que ces scientifiques ont jeté le bébé avec l'eau du bain. Le darwinisme scientifique (contrairement aux théories de Frazer) est sorti renforcé d'un siècle et demi de tests sévères et poussés. Les sciences humaines, y compris la science des religions, ne peuvent pas se permettre d'ignorer cette théorie qui n'a pas de compétitrice crédible pour expliquer le développement des hommes tels qu'ils sont.

Admettre l'importance du darwinisme scientifique pour l'étude de l'homme n'équivaut pas à savoir comment l'utiliser. Certains chercheurs font des efforts, avec des résultats pas toujours convaincants. Une des questions qu'ils adressent aujourd'hui, plus d'un siècle après la parution des *Varieties*, est précisément celle de la valeur de survie de la religion pour l'homme. Quelques-uns soulignent que l'évolution de la culture a comme produit annexe et inévitable des *maladaptions* ("maladaptations"), parmi lesquelles on pourrait compter un nombre de comportements et idées religieuses.<sup>39</sup> D'autres croient que certaines religions contribuent au *fitness* de ceux qui y adhèrent ; ces chercheurs se concentrent dans leurs études sur les aspects des religions qui peuvent avoir un tel effet.<sup>40</sup> J'ai moi-même fait un effort modeste pour montrer que certains aspects maladaptifs d'un nombre de religions — je me suis concentré sur l'ascèse — ne sont pour autant pas dus au hasard.<sup>41</sup> Voilà un champs de recherche qui n'était pas celui de William James. Il y a, bien entendu, quelques points de contact. Si une certaine religion contribue à la survie de ses adhérents, c'est également cette religion qui va survivre, au dépens d'autres qui n'ont pas cette qualité. Ce type de réflexion nous éloigne pourtant de la pensée de William James, raison pour laquelle je m'arrête ici.

#### Renvois bibliographiques :

- Allen, Gay Wilson (1967): *William James. A biography*. New York: The Viking Press.  
 Bjork, Daniel W. (1988): *William James. The center of his vision*. New York: Columbia University Press.  
 Boyd, Robert, and Peter J. Richerson (2005): *The Origin and Evolution of Cultures*. Oxford University Press.  
 Brennan, Bernard P. (1968): *William James*. New York: Twayne Publishers.  
 Bronkhorst, Johannes (2001): "Asceticism, religion and biological evolution." *Method & Theory in the Study of Religion* 13, 374-418.  
 Bronkhorst, Johannes (2001a): "Etymology and magic: Yaska's Nirukta, Plato's Cratylus, and the riddle of semantic etymologies." *Numen* 48, 2001, 147-203.

<sup>37</sup> A noter que la critique de Frazer est parfois exagérée ; voir Bronkhorst, 2001a.

<sup>38</sup> James, quant à lui, était confortable avec une conception hiérarchique des races humaines, au moins en 1868 ; Menand, 2001: 144 sq.

<sup>39</sup> Pour une discussion de la notion de *maladaptation*, v. Boyd & Richerson, 2005: 9 sq. Une prise de conscience des dangers que posent les religions traditionnelles commence à s'exprimer dans des publications récentes, p. ex. Harris, 2005; Dennett, 2006.

<sup>40</sup> Voir, p. ex., Wilson, 2002.

<sup>41</sup> Bronkhorst, 2001.

- Dennett, Daniel C. (2006): *Breaking the Spell. Religion as a natural phenomenon*. London: Allen Lane.
- Feinstein, Howard M. (1984): *Becoming William James*. Ithaca and London: Cornell University Press.
- Harris, Sam (2005): *The End of Faith. Religion, terror, and the future of reason*. New York, London: Norton paperback.
- Hollinger, David A. (2004): “‘Damned for God’s glory’: William James and the scientific vindication of protestant culture.” = Proudfoot, 2004: 9-30.
- James, William (1890): *The Principles of Psychology*. 2 vols. Reprint: Dover Publications, New York, 1950.
- James, William (1897/1956): *The Will to Believe and Other Essays in Popular Philosophy*. New York: Dover.
- James, William (1902): *The Varieties of Religious Experience*. Reprint: Fount Paperbacks, Glasgow, 1979.
- Levinson, Henry Samuel (1981): *The religious investigations of William James*. Chapel Hill: University of North Carolina Press.
- Menand, Louis (2001): *The Metaphysical Club*. New York: Farrar, Straus and Giroux.
- Murphy, Gardner, and Robert O. Ballou (ed.)(1960): *William James on Psychical Research*. Reprint: Augustus M. Kelley, Clifton, 1973.
- Myers, Gerald E. (1986): *William James. His life and thought*. New Haven and London: Yale University Press.
- Perry, Ralph Barton (1935): *The Thought and Character of William James, as revealed in unpublished correspondence and notes, together with his published writings*. Vol. I: Inheritance and Vocation. Vol. II: Philosophy and Psychology. Boston - Toronto: Little, Brown and Company.
- Proudfoot, Wayne (ed.)(2004): *William James and a Science of Religions. Reexperiencing The Varieties of Religious Experience*. New York: Columbia University Press.
- Richards, Robert J. (1982): “The personal equation in science: William James’s psychological and moral uses of Darwinian theory.” *Harvard Library Bulletin* 30(4; A William James Renaissance: Four Essays by Young Scholars), 387-425.
- Rorty, Richard (2004): “Some inconsistencies in James’s Varieties.” = Proudfoot, 2004: 86-97.
- Taylor, Eugene (1983): *William James on Exceptional Mental States. The 1896 Lowell Lectures*. New York: Charles Scribner’s Sons.
- Taylor, Eugene (1990): “William James on Darwin: an evolutionary theory of consciousness.” *Annals of the New York Academy of Sciences* 602 (*Psychology: Perspectives and Practice*, ed. Sheila M. Pfafflin et al.), 7-33.
- Taylor, Eugene (1996): *William James on Consciousness beyond the Margin*. Princeton, New Jersey: Princeton University Press.
- Townsend, Kim (1996): *Manhood at Harvard : William James and others*. Reprint: Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts and London, England, 1998.
- Wilson, David Sloan (2002): *Darwin’s Cathedral. Evolution, religion, and the nature of society*. Chicago and London: University of Chicago Press.